

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 40

Artikel: Les plaintes de la muse vaudoise : (extrait des observations sur le langage du Pays-de-Vaud)
Autor: Trey, D. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA TIGRESSE DE LAUSANNE

On blague!... on blague! N'empêche qu'à Lausanne, samedi dernier, il s'en est échappé une, de sa cage, mon bon! Elle n'a fait qu'un bon, un bond énorme, immense, et la voilà renversant tout sur son passage; elle piétine les corbeilles, bouleverse les fleurs, les légumes, épouvante les gens, met en fuite les paysans, enfants, bonnes, cuisinières, grandes dames, demoiselles, et chacun de se sauver de tous côtés. Mais à Lausanne, c'est bien mieux qu'à Marseille, on est courageux, on est brave, et, après la première panique, chacun se met à lui courir après. D'un saut formidable, elle entre finalement dans un magasin de chocolat. Le propriétaire de la bête, son gamin, de fiers lapins, la traquent, la serrent de près et, juste à l'instant où elle prenait son élan, un élan d'aéroplane, ils la saisissent par les pattes, mon bon, et zou dans la cage!

Pauvre poule, va...

E. V.

LE PANTHÉON VAUDOIS

Le comité de l'Association Juste Olivier, réuni samedi dans l'atelier de M. Raphaël Lugeon, sculpteur, sous la présidence de M. le conseiller d'Etat C. Decoppet, a accepté à l'unanimité des membres présents la maquette — grandeur d'exécution — du monument qui sera érigé à Lausanne à la mémoire de notre poète national.

Ce monument sera en marbre de Carrare. Il représente un rocher surmonté du buste du poète, buste de très belle tenue. De la base au sommet du rocher, en écharpe, une ronde animée et joyeuse d'enfants au visage souriant, aux membres potelés, qui symbolisent avec autant de poésie que de grâce quelques-unes des plus heureuses inspirations d'Olivier. Ce sont les génies cachés dans tous les lieux qu'aimait le poète et que nous aimons comme lui; ce sont ces « coquins d'enfants... chers petits bien-aimés », qu'il a chantés avec un sentiment si paternel et si délicat; ce sont aussi, si l'on veut, les servants mystérieux qui, « de la laiterie au cellier, du fond de la cave au grenier, partout trottant quand minuit sonne, ne se laissent voir à personne ».

Des guirlandes de feuillages et de fleurs complètent un ensemble des plus harmonieux, où l'on reconnaît tout de suite la marque de l'art si consciencieux de M. Lugeon.

Gravée sur le rocher, cette simple inscription : « A Juste Olivier ; 1807-1876 ».

Ce monument sera placé sur un socle de granit de Baveno, dont la teinte rose s'harmonisera fort bien avec la blancheur du Carrare. Il sera très probablement inauguré en septembre 1910.

Ainsi le Conteur verra bientôt, complètement réalisée, l'œuvre aux débuts de laquelle il a présidé. Ses vœux ont été même réalisés au-delà de ses espérances, car au lieu d'un seul monument qu'il désirait voir élever à la mémoire de Juste Olivier, il y en aura trois : un à Gryon, un à Eysins et un à Lausanne.

*

A Montreux, également, sous les auspices de la société des Anciens Zofingiens, on érigea, dans un avenir prochain, il faut l'espérer, un monument à la mémoire d'un autre Vaudois illustre, à Eugène Rambert.

Ce monument sera placé dans un rond-point qui va être créé aux abords du cimetière de Clarens.

Les Vieux-Zofingiens ont déjà souscrit 600 fr. Ils s'adressent maintenant à la population de Montreux et l'invitent à se joindre à eux pour mener à chef l'exécution de ce projet longtemps caressé.

« Est-il besoin, disent-ils, de rappeler ce que fut Eugène Rambert? Issu d'une vieille famille

de chez nous, tout à la fois professeur distingué, critique écouté, poète, naturaliste, admirateur de nos Alpes, chantre de notre lac, amoureux du coin de terre qui fut son berceau et qu'il a largement contribué à faire connaître, il a bien servi son pays, il a bien mérité de Montreux. A son tour, Montreux se doit d'honorer sa mémoire, que tous y contribuent. Montreusiens de la vieille roche, fidèles au souvenir de cet homme qui fut et resta toujours des nôtres, enfants de nos écoles, qui vibrez aux accents de ses vers, alpinistes, qui reconnaissez en lui un hardi initiateur, étrangers, qui sentez la beauté de ce coin de terre qu'il a si bien chanté, apportez tous votre contribution à cette œuvre, qui doit être le témoignage de notre unanime admiration. »

Elle ne croyait pas... etc. — Ceci est authentique, nous le tenons du pasteur lui-même.

Une brave Valaisanne, qui, durant la saison, s'en va régulièrement vendre ses légumes dans une de nos stations d'étrangers du district d'Aigle, où il y a de nombreux catholiques, s'adresse tout d'abord au curé, qui lui dit n'avoir pas besoin de légumes.

La bonne femme s'en va alors frapper à la porte du pasteur de la paroisse et se plaint que le curé n'ait rien voulu lui acheter.

— Voyez-vous, mossieu, dit-elle en matière de conclusion, ces curés, ça vaut encore moins que les pasteurs.

LES PLAINTES DE LA MUSE VAUDOISE

(Extrait des observations sur le langage du Pays-de-Vaud, par Eman. Decoley. Lausanne 1894, chez L. Lacombe, libraire.)

Ô malheureuse seille !

QUE Garnerin, quittant le séjour de la terre,
Sur un char triomphal visite le tonnerre;
Que l'ardent Fellenberg, déchirant nos guérets,
De son soc monstrueux épouvante Cérés;
Que Gall, palpan des os, disséquant des cervelles,
De nos penchans secrets nous donne des nouvelles;
Que le vieux Destaluz enseigne à nos enfans
Les mystères secrets inconnus au vieux temps :
Tous ces vastes travaux divertissent ma muse ;
J'aime à les contempler ; mon esprit s'en amuse ;
Mais que dans ces ennuis un professeur nouveau
Du langage vaudois s'annonce le fleau,
Nous dise — « On ne dit pas » — « On dit » — « On pour-rait dire » —

— « Ce mot est du patois » — « Cette phrase est à rire » —
Qu'il vante, l'impudent ! d'un air enfariné,
De quarante docteurs le jargon raffiné...
Ma bile s'en émeut ; je hais cette insolence,
Qui des us du vieux temps voudrait bannir l'engeance.
Qu'Emile bon garçon se traîne gauchement
Sur les pas du docteur... en ferons-nous autant ?
Quand, de sa faux tranchante, il fane la prairie,
Je la vois désolée, en son printemps flétrie ;
Ah ! que bien mieux vaudrait la fener en chantant,
Et dans un bon fenil déposer bonnement
Le foin et le record, et le recordon même,
Dont les sucs transformés en belle et bonne crème,
Puis en beurre étendu sur un crochon de pain,
Font un mets excellent : qu'un fide muscadin
L'appelle une entamure, ou bien une beurrée,
Pour moi c'est une croûte ; elle sera dorée,
Si d'œufs frais du mois d'Oùt la couvrant hautement,
On la plonge en entier dans le beurre écumant.
Chaque fois que je passe auprès d'une chaumaine,
Je flaire le fumet de l'agreste cuisine,
Et bénis le destin du couple fortuné,
Qui d'œufs frais et de beurre apprête son dîné ;
Alors par le péclet de la porte enfumée
Je guigne le fricot... heureuse destinée !
Ah ! qu'ils sont doux, me dis-je, en soupirant tout bas,
Les jours passés aux champs, sans soucis, sans fracas !
Tantôt une salade à la tendre doucette
Dans un baignolet blanc pour Philémon s'apprête ;
Tantôt de roussetlets un crôte enchevêtré
Réjouit du gourmand les yeux, le mour, le né.
Eh ! qu'importe le mot, docteur impitoyable !
J'aime mieux ces repas que de voir sur la table,
De tristes caramels ton triste plat chargé,
De légumes à l'eau ton bassin encombré ;
Philémon plus heureux de son gras jardinage
Fait un régal exquis ; mais Philémon est sage !
Toi tu n'es que savant : eh ! quel savant, grands Dieux !
Qu'un savant en grands mots honnis de nos ayeux.
Méprisant le dicton — « la pache fait l'attache » —
Tu saisis le marché, mais tu proscris la pache ;
Tu veux de la blanchaille, et non du milcanton ;

Tu recherches la mêche et bannis le rampon.
Satisfais donc tes goûts : prends l'un, laisse-là l'autre ;
Moi, je les prends tous deux ; ainsi qu'un bon apôtre
J'ai mon franc boute-frou ; j'appelle un chat, minon ;
Une jument, cavale ; un âne, aliboron ;
Je redoute, il est vrai, ce patet qui m'ennuie ;
Une batouille aussi qui vient couler ma buge,
Fortement me déplaît... un baillif allemand
Qui mêle son patois avec du faux romand,
N'est guère plus gentil : mais quant à la baillire
En honneur, parmi nous, je consens qu'elle vive ;
Le mot est innocent, la chose l'est aussi ;
D'ailleurs il faut l'aimer à cause du bailli ;
Je n'en dis pas autant de ta sottie bourrelle,
Bourreau de professeur ! qui nous bat la cervelle
De discours importuns... Eh quoi ! si les frimâs
D'une bouche vermeille affligent les appas,
La cernent de bobos, ce n'est pas la bouchère !
Le boucher seul, dis-tu, peut avoir la bouchère.
Eh bien, si c'est ainsi, laissons le avec son mal,
Je n'en suis point jaloux ; cela m'est fort égal ;
Quittons bien vite et de bourselle et de bouchère,
Et bourreaude, et boucher, et bourreau sanguinaire ;
Je suis gringe de voir un professeur chagrin
Prescrire à des Vaudois un parler muscadin.
De tous les sots discours qu'inventa la sottise,
Je n'en connais aucun qui plus me capotise,
Ce n'est pas tout encor ; il promet de nouveau ;
De propos francisés, il prépare un cadeau ;
— Un cadeau ! juste Dieu ! quoi ! capotise et gringe :
Quel barbare gachis ! quel langage de singe !
Cadeau c'est un fricot, et gringe c'est chagrin.
— Voilà de mon docteur les reproches sans fin.
Son humeur va chercher, chicaner sur sa glisse
L'écolier innocent qui prend de l'exercice ;
S'il gambe une barrière, ou si, jambes en l'air,
Il fait une cupesse, ah ! son délit est clair ;
Il faut le censurer. Dans son humeur gaillarde,
L'écolier se console, en pinçant sa bombarde,
Le docteur tout ému de ce bombardement,
Prétend que d'une trompe, il reconnaît l'accent ;
Peut-on ainsi tromper, dit-il, d'une voix fière,
Un homme qui par cœur connaît son Furetière ?
Qui sondant la nature a surpris son secret,
Et par ses grands efforts a trouvé qu'un grillet
Est le même animal que le grillon grisâtre !
Qui charme ses ennuis en chantant près de l'âtre ;
Qu'il est cousin germain de ce taupe-grillon,
Qui dans nos jardins trace un souterain sillon,
Et qu'un peuple rustique appelle jardinière,
Tandis que le Français l'appelle courtilière.
— Ah ! malheureux Vaudois, ton langage grossier
Parmi les nations te place le dernier :
L'Auvergnat enfumé qui bat la casserole ;
Le marchand de chapons de Poligny, de Dôle ;
De Véziers le vourzois qui se sert de sabon
Pour varvouiller sa varve et vlanchir le varvon ;
Le Breton, le Picard... tous sont de vrais puristes
Comparés avec toi... que ces penseurs sont tristes !
— Voilà de mon docteur l'austère jugement,
Et pour nous consoler il nous dit bonnement,
Qu'il prépare un recueil plus complet de nos crimes.
Mais je le vois d'ici méditant des victimes :
Gare ! boiton, pacot, redipet, rebouiller,
Ma luge et mon ferron, et beder et frouiller !
Vous êtes tous perdus ; l'inquisiteur sévère
Pour un autodafé redouble sa colère ;
Vos frères ne sont plus : la cible, le cagnard,
La casse, le percert, l'épargne, le brouillard,
Tout est grillé, rôti, consumé, mis en cendre ;
Le brûlon est brûlé ; la triste calamande
A perdu tout son lustre et n'est plus qu'un chiffon ;
Cependant le docteur conserve le bourdon
Au pauvre pèlerin ; mais le bordon antique
A beau se retrancher sous le chaume rustique ;
Il brûle, il est rôti ; la seille pleine d'eau,
S'avance pour calmer les progrès du fléau ;
Quand le rude docteur, l'empoignant par l'oreille,
La brise en cent morceaux ; ô malheureuse seille.
Ta rotture te perd, et ton rival le seau
Plus noble a captivé l'élegant damoiseau.
O temps de fer ! ô mœurs ! ô science fatale !
O lèna, Montauban ! écoles de scandale !
C'est donc vous qui formez ces tristes professeurs,
Qui des us du vieux temps s'érigent en censeurs !
Sur le mètre, l'hectare, et le myriagramme,
Sur l'azote fatal, le gaz qu'un rien enflamme,
Sur les mondes tout neufs qu'Herschell a découverts,
Et qui feront bientôt chavirer l'univers,
J'ai gardé le tacet... mais quand un néologue
De mots mignardisés nous lance un catalogue,
En quatre cents griefs censure le Vaudois,
Et, blâmant son jargon, le traite de patois,
Oh ! vraiment je ne puis retenir ma colère :
A-t-il donc, cet ingrat, oublié de sa mère
Les propos si naïfs, le ton si naturel ?
Quand la palette en main, à son Emmanuel
Elle enseignait de l'a, du b, du c, l'usage,
Et de l'enfant pervers lui démontrait la page,
Il était attentif aux leçons de mama,
Puis en les récitant amusait le papa :
Mais les temps sont changés ; il n'est plus de palette,
Une Croix de par Dieu lui fait cirer capette ;

Il n'est plus de *mama* ; il faut une *maman* ;
 Il nous dira tantôt qu'il lui faut un *papan* ;
 Il hait le *baccron*, il veut une *baecette* ;
 Il rejette la noix qu'il rencontre *pillette* ;
 Son *grumeau* lui déplaît ; la *cuisse* cependant
 D'une noix *écâlée* allèche le *friand*.
 Autrefois s'il eût vu la passagère caille
 Mi-morte se tapir derrière une brousaille,
 Il eût dit au chien : *bouurr!*... puis au *col* la tirant,
 L'eût mise toute chaude en son *carrier* sanglant ;
 Maintenant, éperdu de sa science altière,
 C'est en *colant* qu'il *tire*, et dans sa *carrière*
 Dépose son gibier... Cet *Icare* nouveau
 Devrait bien dans les airs établir son tréteau,
 Avec compère *Hignou*, dont la presse fatale,
 Complice du docteur, consomme le scandale.
 ... Je pourrais, cher lecteur, amusant mon loisir,
 Encor quelques instants prolonger ton plaisir :
 Mais, donnant du répit à ma muse badine
 Sur cent autres propos, je *tire la courtine*.
 Ridendo dic...

D. DE TREY.

Souvenirs de manœuvres.

Dans un café, des soldats sont attablés. On leur a servi un vin rouge qu'ils ont payé assez cher et qui paraît avoir pas mal flirté avec la pierre à eau.

Les soldats ne sont pas contents, nature.

— Attendez-voi, dit l'un d'eux, laissez-me voi faire.

Il appelle le cabaretier. Celui-ci accourt :
 « Qu'y a-t-y ? »

— Ecoutez-voi, patron, fait le soldat, se penchant à son oreille, y vous faut vous méfier : je crois bien qu'y a un gaillard par chez vous qui vous met du vin dans votre eau !

*

Un dragon et un fantassin se rencontrent au cours de la manœuvre.

— Ah ! c'est toi, salut, Louis ! fait le fantassin au dragon. Alo, c'a va-t-y sur ta bête ?

— Bien sû que ça va. Et ton sac, va-t-y, lui aussi, sur sa bête ?

PANTAGRUET

Vo rassoveni-vo dè ci Gargantua dont vo z'è z'u parla dein le teint ! Quand ci rudo coo l'eut l'adzo dè quatre ceint noinainte et ein an, l'eut on bio bouébo qu'on l'ai desai Pantagruet. Sa fenna que s'appelâvê Badebec veniaï dâo paï d'Utopië que se tràouvê per delê la granta Gollie, dè coutê lè Amériques, ai z'enveron dâo Chili, io vo sèdê que l'ai a on moué dè Suisses.

Lo bouébo l'irè tant gros que ma fai la pourra Badebec s'ein est que vu d'na tota ruda et que n'a pas z'u moïan dè lo fèrè passa. Lè maidzo l'aviont tant bregandaï et charcutaïe que la mère a veri lè gè à l'avi que lo bouébo châota frou.

Adon Gargantua fut rudo eimbêtâ. Que fal-lai-te fèrè, ditè mè vai ? Lè desai : « Me faute-te plioraâ ; mè faute rirè ? Vaitse ma fenna morta, mè faut sondaï à l'einterrâ ». Ma ein mîmo teimps vouaitivè dzevatâ son garçon tant bio et bin fotu que cein l'ai fasâï rudo plliési... Le peinsavè : « Tè faut pliorâ, nia pas ! du moment que t'a perdu ta fenna. Jamé dè la via te n'ein vâo retraovâ n'a parâï po fila la que-nolhie, cuisenâ, gouvernâ lè bîtê, portâ ai caïon, netteïy lo curti, lavâ la buïa, brossât lè z'hailons, ceri lè sola, relavâ, rëcurâ, tenî to ein oodre, et fèrè tot cein qu'on l'ai dëmandâvê, assebin la demeindze que lè dzo su senanna.

Et l'appelâvê pè l'hotô : « Ha, Badebec, ma cherra, ma galéza rousa, mon pëtî gatollion, nè vâo-tou pas reveni ? Quand bin t'avâï 'na lingua dâo diabe, ne fâ rein, et tè vu bin rechâïdre po quoquè teimps !... Et adon Gargantua plliorâvê coumeint onna Madeleine. Mâ pas petou l'avâï saillâï son motchâo dè catsetta, que risâï coumeint on bossu, quand l'oïessâï son petiot : « Ha ! mon bio bouébo, que desâï, mon petit bedon, mon petit peton, que tî galé ! Et l'eim-brassâvê, lo cajolâvê comme on fâ a n'on tsat.

Et lot benéso, bèvessâï quoquè botolliès de St-Saph avoué lè z'amis.

Quand fallu allâ ao cemetiïro, l'avâï on verro din lo bonnet ; l'einvouï lè sadze-fennès derrâi la bîre, et resta à l'hotô po garda lo bouébo ; ma plliorâvê tot parâï po la bouna façon...

Lo petiot, que n'étaï jamé repessu, bèvessâï ti lè dzo dozê bedons dè laci, et medzivè onna pecheinta eimbottâtîe dè papè ao grietz. Vo poudè vo z'imaginâ se fu vito gros. L'avâï n'a foocal dè la mètsance et nion ne poivè lo mâtâ quand l'irè grindzo.

On iadzo que l'avâï on einvè ao... vo sèdè io vu derè — son père, po pouai lo maidzi, l'avâï ficelâ dein sa berce avoué on presson tot nâovo. Lo crapaud sè mè a dzevatâ, à sè veri, à sè recoquelhi po sè dëteindrè tot don coup, qu'à la fin lo bet de son lli sè dëmantibulè et schîque bas. Adon, sein fèrè ni ion ni dou, Pantagruet, qu'avâï lè pî libro, se laivè et fo lo camp avoué sa berce derrâi lo dou ! Quand l'ont cein vu, l'ont dëliottâ et l'ai ont baillî à medzi po lo calma. Pantagruet n'a jamé volliu retournâ dein sa berce et d'on grand coup dè pî l'a èméluaïe à tsavon !

E. C. THOU.

Il y a bien quelque chose à dire. — Dans le cabinet du juge d'instruction :

— Vous êtes un malhonnête homme, vous êtes cause de la ruine d'un grand nombre de gens. Tous ceux qui ont affaire à vous, vous les mettez dedans.

— Vous aussi, monsieur le juge.

L'ART DE SE MARIER

UN des professeurs de l'Université de Florence, M. Mantegazza, fit jadis une série de leçons sur l'art de se marier. M. Mantegazza a parlé en moraliste aimable.

Il repousse le dicton vulgaire qui a fait tant de victimes : « Mariez-vous, si les conditions de fortune, de naissance et d'âge concordent ; l'amour viendra ensuite. »

Il trouve, avec raison, cette prétendue sagesse bourgeoise tout bonnement abominable, et il dit, au contraire : « L'amour avant tout ». C'est le fond de sa philosophie, et c'est la bonne. C'est la bonne, mais ce ne sont pas malheureusement le plus souvent ces idées qui président aux mariages modernes. Aussi aujourd'hui, à la façon dont on le comprend, le mariage, souvent, rend-il heureux de la même manière qu'un numéro à la loterie peut rendre riche.

Qu'est-ce que le mariage ? C'est, pour l'homme, dire à une femme : « Veux-tu me donner la main pour que nous fassions ensemble un peu d'avenir ? » Pour l'homme et la femme, l'idéal du mariage, c'est le mélange de la sympathie physique et de la sympathie intellectuelle.

M. Mantegazza recommande aux « candidats au mariage » de n'être point trop pressés dans leur choix. Le temps est la meilleure pierre de touche pour distinguer le caprice de la passion. Il s'agit de l'acte le plus grave de la vie : attendre avant de se décider ne fera qu'accroître la dignité du choix et que garantir l'avenir.

Le professeur de Florence exige de celui qu'il destine à être un mari parfait qu'il ait beaucoup vu et beaucoup voyagé. En asseyant son choix sur une plus large base, il a une chance beaucoup plus grande de bien choisir. Une femme qui sait avoir été préférée et choisie pour compagnie par qui a vu et connu bien des femmes a raison d'être orgueilleuse.

« Je ne sais, dit M. Mantegazza, si toutes les femmes partageront mon avis, mais les plus intelligentes dans la science d'amour seront certainement de mon côté, et moi, si j'étais femme, je tiendrais pour un mari idéal celui qui aurait voyagé dans les cinq parties du monde et qui aurait vu et admiré toutes les femmes de la terre... Si j'étais femme et si j'avais des doutes sur la profondeur d'une passion éveillée chez

un prétendant, je voudrais qu'il fit un voyage dans toute l'Europe : si, en revenant, il me trouvait encore digne de lui, je lui accorderais ma main, très certaine de la mettre dans celle d'un mari fort amoureux et très fidèle... »

Mais la fatale brièveté de la vie, l'impatience naturelle à tous les amoureux conspirent pour hâter le mariage et pour rendre difficiles ces épreuves.

La question de l'âge est assurément fort importante. Raisonnablement, l'homme doit être plus âgé de cinq ou dix ans que sa femme qui vieillit plus vite que lui. Mais, surtout, la règle fondamentale est celle-ci : l'harmonie et le bonheur naissent de l'accord d'instruments extrêmement divers, mais qui doivent sans cesse jouer à l'unisson. Dans le mariage, la plus petite dissonance est une blessure au cœur des deux créatures qui s'étaient donné la main pour vivre heureuses, et à la première blessure « succède une cicatrice qui, comme celle des vétérans, fait baromètre à la moindre oscillation de température... »

Certes, il y a des mariages heureux entre époux de nationalité différente. Mais ce point-là encore est un point délicat sur lequel il faut beaucoup réfléchir. La nationalité est la somme complexe d'une infinité d'éléments physiques, moraux et intellectuels. Etre d'un autre pays ne signifie pas seulement parler une autre langue, mais cela veut dire aussi que l'on aime, que l'on sent, que l'on hait, que l'on pense des choses différentes. « Nous sommes tous les fragments vivants de la longue histoire de nombreux siècles, et faire accorder, souder deux créatures nées sous des cieux différents, élevées dans des goûts différents, avec des idéals différents de religion, de moralité, de pratiques, de coutumes, est une chose possible, mais difficile et rare. »

Donc, quand un amour tout-puissant n'a pas broyé sous la furie de ses ondes tumultueuses tous les autres « considérants », le mariage entre étrangers risque d'être assez scabreux.

Une série particulièrement piquante des conférences de M. Mantegazza concerne l'étude des professions dans leurs rapports avec le bonheur conjugal. La profession, en effet, fait tellement partie de l'homme « qu'il ne peut la détacher de ses épaules sans arracher quelques lambeaux de peau, sans déchirer ses chairs ». On peut dire que le même homme, avec la même fortune, fera un mari différent, suivant le métier qu'il exercera.

Nous verrons samedi les conseils que donne, sur ce point, le savant professeur. Patience donc, les candidats à l'hymen.

Kursaal.— Des salles superbes. Un public de choix, se donne rendez-vous, chaque soir, à Bel-Air pour y rire à gorge déployée des mésaventures de Chignol-Rodin. En présence de l'affluence, la pièce sera donnée encore dimanche en matinée et en soirée. Ce seront irrévocablement les deux dernières. Au programme, avec l'opérette, deux belles séries de vues au Cinéma, et un théâtre de marionnettes excellent ; les Syriacs, une nouveauté ; puis une chanteuse, Rose Bengal. La matinée est terminée à 5 heures et la soirée à 11 heures.

*

Théâtre Lumen.— Depuis la reprise des spectacles, ce théâtre constate que sa clientèle augmente progressivement. Il ne faut pas s'en étonner, car les programmes sont composés de façon très éclectique, avec les dernières nouveautés parues.

Cette semaine le programme est particulièrement intéressant ; c'est un des plus beaux que le Lumen ait donné, car il comprend quelques films d'art fort remarquables.

*

Le **Théâtre Lux** a très brillamment effectué sa réouverture. Le programme de cette semaine, qui comprend deux parties bien distinctes, a plu énormément par sa grande variété. Petits et grands sont également intéressés par la beauté et la richesse des scènes, pathétiques, comiques, instructives, toutes inédites.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.